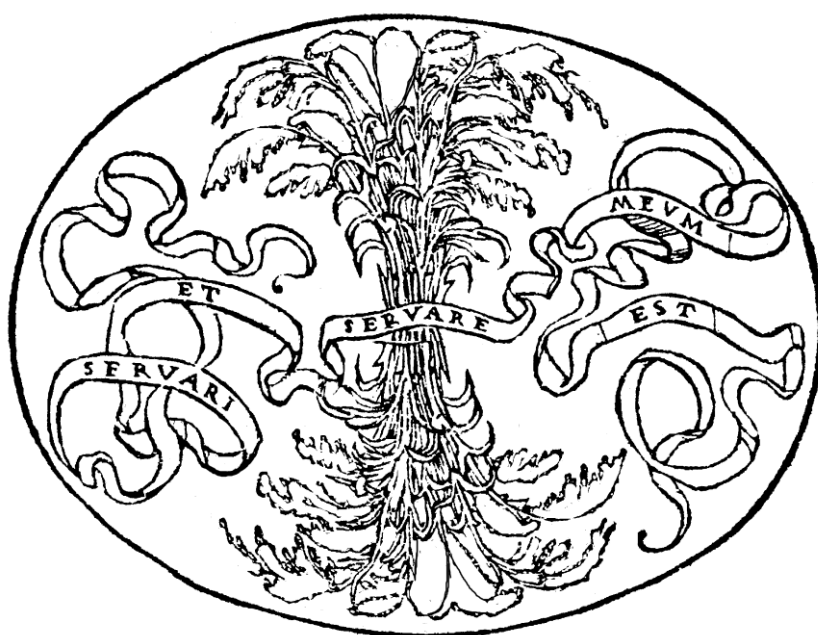


STUDI
DI
MEMOFONTE

Rivista on-line semestrale

14/2015



FONDAZIONE MEMOFONTE

Studio per l'elaborazione informatica delle fonti storico-artistiche

www.memofonte.it

COMITATO REDAZIONALE

Proprietario

Fondazione Memofonte onlus

Direzione scientifica

Paola Barocchi

Comitato scientifico

Paola Barocchi, Francesco Caglioti, Flavio Fergonzi,
Donata Levi, Nicoletta Maraschio, Carmelo Occhipinti

Cura scientifica

Monica Preti

Cura redazionale

Elena Miraglio, Martina Nastasi

Segreteria di redazione

Fondazione Memofonte onlus, Lungarno Guicciardini 9r, 50125 Firenze

info@memofonte.it

ISSN 2038-0488

INDICE

Berenson e la Francia

M. Preti, <i>Editoriale</i>	p. 1
M. Laclotte, <i>Bernard Berenson: souvenirs</i> (recueillis par M. Preti)	p. 6
R. Colby, <i>Manifesting Dionysus at the Louvre: Berenson in Paris, ca. 1892</i>	p. 21
H. Duchêne, <i>Aux origines d'une métamorphose. Salomon Reinach, éditeur et traducteur de Bernard Berenson (1894-1895)</i>	p. 36
E. Assante Di Ponzillo, <i>Louis Gillet, Bernard Berenson et la collection des peintures de la Renaissance italienne du Musée Jacquemart-André de Châalis</i>	p. 49
A. Ducci, <i>Una questione di tatto: Berenson e Focillon</i>	p. 98
A. Nigro, <i>Bernard Berenson, Charles Vignier e i mercanti d'arte orientale a Parigi</i>	p. 136
M. Casari, <i>Berenson e la Persia, via Parigi</i>	p. 169
J. Picon, <i>Proust et Berenson: le «hameçon» florentin</i>	p. 196
M. Minardi, <i>Morelli, Berenson, Proust. «The art of connoisseurship»</i>	p. 211
C. Pizzorusso, <i>Berenson, Cocteau. Incontri</i>	p. 227
A. Trotta, <i>Bernard Berenson et l'Exposition de l'art italien de Cimabue à Tiepolo au Petit Palais, 1935</i>	p. 244

PROUST ET BERENSON: LE «HAMEÇON» FLORENTIN

Dans son éloge des «Impressions d'Italie» d'Hélène de Caraman-Chimay, pleines de «choses» qui «dureront autant que les chefs-d'œuvre qui les ont inspirées», Marcel Proust résiste mal à la tendance à l'hyperbole et à la flatterie qu'on lui a parfois reprochée. L'homme aux cinq mille *Lettres*, enchanteur mondain, n'en est pas moins un créateur d'univers, un poète dont les formules portent au-delà des destinataires et des circonstances. Lorsque ainsi il s'exprime en 1903, ébranlé par l'échec à finir *Jean Santenil*, le roman de ses vingt ans, c'est à l'étude critique qu'il consacre ses journées, aux livres de John Ruskin qu'il annote et qu'il commente. Encore demeure-t-il attaché aux transpositions héritées des *correspondances* baudelairiennes, premier fondement de son esthétique. Les «choses» de la princesse de Caraman-Chimay, les «belles pages» qui racontent «les moines peintres et jardiniers» dans la Toscane du XV^e siècle

dureront toujours, car leur durée n'est pas bornée à celle de ces Gozzoli, de ces Angelico, de cette Florence ou Pise (si elles ne devaient pas durer toujours) puisque (si elles ont eu en elles leur point de départ, le hasard mystérieux de leur procréation) elles les dépassent de toute la hauteur d'une pensée qui se juge¹.

L'idée en germe ne cessera par la suite d'être développée, et encore à propos de la Toscane. Il s'agira pour l'écrivain d'exalter la gravure, la photographie d'illustration, les guides touristiques, tous ces instruments intermédiaires et qui mettent à distance le tableau, la statue ou le palais, parce qu'ils stimulent le rêve, quand une vision directe risque au contraire de le paralyser: «à Florence», s'inquiète le Héros de la *Recherche du temps perdu*, «mon imagination ne pourrait pas se substituer à mes yeux pour regarder»². Autant dire que l'amateur proustien cultive peu le *life-enhancement* cher à Bernard Berenson. Quelle «énergie vitale» attendre d'une œuvre *in absentia*, quel «fourmillement de la peau», quel «mouvement de la rétine et des muscles de l'œil»³ sans la continuité physique? Une confiance de Berenson en 1917, après la lecture de *Du côté de chez Swann*, peut troubler. Admiratif, l'historien de l'art signale les «réactions physiologiques»⁴ qui sont décrites, si comparables à celles qu'il a lui-même vécues intérieurement, et qu'auparavant il n'avait jamais trouvées exprimées dans un livre. Mais il s'agit bien évidemment de la sensibilité primitive du Héros, sujette à se transformer dans les volumes suivants du livre – qui sont alors à paraître –, non de la sensibilité de l'auteur.

Le défaut du moindre échange écrit entre Proust et Berenson confirme à sa façon l'incompréhension, sinon même la méfiance qui domine la relation entre les deux hommes: de leur anecdotique rencontre, aussi tardive que fortuite, on ne peut que remonter au constat d'une différence qui est, avant tout, celle de la vocation. Il est ici question, principalement, du

¹ PROUST/KOLB 1970-1993, XXI, p. 592-593; lettre à la princesse Alexandre de Caraman-Chimay, [15 juin 1903]. Voir aussi Hélène Bassaraba de Brancovan, princesse Alexandre de Caraman-Chimay, *Impressions d'Italie*, «La Renaissance latine», 15 juin 1903; PROUST/PICON 2007, pp. 18-37.

² Le fragment est tiré de la page 54 recto du Cahier de brouillon n° 35 d'*À la recherche du temps perdu*, conservé à Paris à la Bibliothèque nationale de France sous la référence d'inventaire «Nouvelles acquisitions françaises 16675» (ci-après abrégée en Marcel Proust, *Cahier 35*, BnF NaF 16675, fol. 54r). Pour une reprise dans le texte définitif, voir PROUST 1987-1989, II, *Le Côté de Guermantes I*, p. 441.

³ BERENSON 1953, p. 87. Je remercie Mme Pascale Kummer d'avoir mis à ma disposition sa bibliothèque d'ouvrages de Bernard Berenson.

⁴ Lettre à Nathalie Barney, 17 février 1917, éditée par François Chapon dans *Autour de Nathalie Barney*, Paris, Bibliothèque Doucet, 1976, et citée (avec une interprétation différente de la mienne) dans ROTILY 1990, p. 48.

côté de Proust. De ses sources, aujourd'hui mieux connues⁵. De ses brouillons désormais accessibles. Et à travers Berenson, à travers une certaine Italie, de ce que l'auteur et le Narrateur de la *Recherche*, en harmonie l'un avec l'autre, répudient.

Au début de 1918, Bernard Berenson depuis quelques mois est à Paris, où il contribue à l'effort militaire allié en rédigeant des rapports pour l'*Army Intelligence* des États-Unis. Il sort beaucoup, rencontre politiciens et diplomates, fréquente des journalistes, quelques compatriotes aussi comme l'écrivain Edith Wharton ou Walter Berry, président de la Chambre de commerce américaine. Précisément, c'est chez Berry qu'il dîne le soir du 20 janvier. Il y a là la marquise de Jaucourt, sa sœur la comtesse de Cuevas de Vera, l'Aga Khan et l'une de ses femmes – Cleope Magliano, rebaptisée «Cleopatra». À onze heures arrive «un homme aux cheveux foncés et plutôt longs», qu'on présente «comme étant Marcel Proust». Compliments d'usage: Berenson s'entend dire que ses propres livres ont été «le pain et la nourriture quotidienne» du visiteur tardif – et d'ailleurs ne s'en montre guère surpris, si l'on en croit le rapport qu'il adresse le surlendemain à sa femme, restée en Italie – «j'avoue que je me suis souvent demandé, en lisant *Du Côté de chez Swann*, si mes livres ne l'avaient pas influencé»(Figg.1-2)⁶. De fait l'échange d'amabilités n'ira pas au-delà, avec cet homme à la «voix et la diction étonnamment proches de celles de Montesquiou», et l'on cherche en vain dans quelque carnet ou lettre de Proust la moindre mention de la soirée, des hôtes, des mots échangés avec Berenson.

Il est vrai que Proust alors a bien d'autres soucis, à commencer par l'ultime mise au point de sa préface pour les *Propos de peintre* de Jacques-Émile Blanche. L'analyse critique de la méthode de Blanche, selon Proust trop fondée sur les souvenirs personnels et les traits biographiques, réveille ici la doctrine du projet d'essai *Contre Sainte-Beuve*, abandonné vers 1909-1910 au bénéfice de ce qui est devenu *À la Recherche du temps perdu*. Car la *Recherche* est, pour l'heure, l'essentiel: d'une part l'achèvement du manuscrit de mise au net du roman – les vingt *Cahiers* depuis *Sodome* jusqu'au *Temps retrouvé*, dont la rédaction coïncide à peu près avec les années de la Grande Guerre –, d'autre part l'édition du second volume, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, dont la composition pose tant de problèmes qu'il a «bien envie de quitter cet éditeur (la NRF)»⁷. On ajoutera enfin, de préférence aux fréquents problèmes de santé de l'écrivain et qui le font se plaindre «plus peut-être que je n'aurais dû»⁸, l'incident majeur de la semaine précédente, la nuit du 11 au 12 janvier, lorsque la police a investi l'hôtel garni du 11 rue de l'Arcade, dans le quartier de la Madeleine, «lieu de rendez-vous de pédérastes majeurs et

⁵ MARCEL PROUST ET LES ARTS 1999.

⁶ «[...] a dinner at Walter's [...] There were the Agha Khan [...] Cleopatra [...] Mme de Jaucourt & her sister a Mme de C. de Vera [...]. At 11 entered a dark rather long haired man [...] and was introduced as Marcel Proust. [...] voice and diction singularly like Montesquiou. We exchanged compliments & he asserted me that my books had been bread & meat to him. [...] I confess I often wondered while reading *Du Côté de chez Swann* whether my b[oo]ks had not influenced him».

La lettre citée, adressée par Bernard Berenson à sa femme Mary, est conservée dans les archives de I Tatti. Elle est datée «Jan.22.1918», rédigée en anglais, et comporte quatre pages à partir d'une feuille à l'en-tête du «40, Av. du Trocadéro / Passy 69-52» (adresse de l'appartement de Ralph Curtises, mis à la disposition de Bernard Berenson) pliée en deux. Un cliché scanner m'a été communiqué par Mme Ilaria della Monica, archiviste – que je remercie. Pour une mention et un commentaire de cette lettre, voir SAMUELS 1987, pp. 233-234; PROUST/KOLB 1970-1993, XVII, p. 70, n. 4; ROTILY 1990, pp. 45-52 et en particulier p. 47 et p. 51, n. 13. Walter Van Rensselaer Berry (1859-1929); Aga Khan III (1877-1957); Cleope Teresa Magliano (1888-1926), deuxième épouse de l'Aga Khan depuis 1908; Josefina Secundina de Atucha Lavallol, Mme Pierre Levisse de Montigny, marquise de Jaucourt (née en 1889); María de las Mercedes Apolonia de Atucha Lavallol, Mme Carlos Caro Podestad, comtesse de Cuevas de Vera (1887-1970).

⁷ PROUST/KOLB 1970-1993, XVII, p. 67; lettre à André Gide, 20 janvier 1918.

⁸ *Ibidem*, p. 65.

mineurs», pour y trouver au milieu de militaires convalescent ou en attente de réforme un certain «Proust, Marcel, 46 ans, rentier, 102, bd Haussmann»⁹.

Quelque chose de Montesquiou? À Berenson, Proust n'a rien dit de ses frasques, de même qu'il n'a rien dit de l'avenir de son œuvre, dont à cette date moins d'un cinquième est imprimé. Derrière un moment sans conséquence où les deux hommes, en vérité, ne font que se croiser et se toiser, c'est quinze ou vingt ans plus tôt que leurs souvenirs les portent. Selon toute vraisemblance, chacun entendait parler de l'autre, Proust de Berenson parce qu'il était déjà célèbre, Berenson de Proust parce qu'il était connu à Paris. La grande bourgeoisie juive de la capitale, quelque salon, les cercles érudits et la presse savante dessinaient des milieux communs, ou des intersections de milieux – sans revenir au plus fameux des parrains de Proust dans le monde, le comte Robert de Montesquiou, dont Berenson a longtemps cultivé l'attention, le remerciant de ses livraisons poétiques et lui adressant, une fois au moins, un de ses propres livres¹⁰.

Il est vrai que malgré une sorte de vraisemblance ou même d'évidence la possibilité du contact s'est souvent refusée¹¹. Émile Mâle, avec qui Proust correspond dès 1906, ne rencontre Berenson que vers 1926¹². Salomon Reinach, traducteur de Berenson et son introducteur auprès de collectionneurs parisiens, n'est qu'approché par Proust, peut-être en 1894¹³, sûrement en 1908, tandis que Joseph, le frère aîné de Salomon, ardent dreyfusard et, comme Proust, intime de Mme Straus, n'intéresse guère Berenson. Avec la «Gazette des Beaux-Arts» et avec le directeur et propriétaire de celle-ci, Charles Ephrussi, que tous deux connaissent, la proximité est plus manifeste. La «Gazette» et son supplément hebdomadaire, la «Chronique des arts et de la curiosité», figurent parmi les publications contemporaines les plus reconnues internationalement dans le domaine de l'histoire de l'art, en partie grâce aux soins attentifs d'Auguste Marguillier, secrétaire de la «Gazette» et directeur de la «Chronique», qui gère rue Favart une bibliothèque et une collection documentaire dont l'importance dans la formation proustienne a été soulignée¹⁴. Et cependant, aucun des articles de fond ici publiés par Berenson à partir de la seconde moitié des années 1890 n'est cité par Proust, même indirectement par l'intermédiaire des illustrations. Ainsi de la synthèse sur les tableaux italiens des musées de New York et de Boston, paru en 1896, ou de l'important mémoire sur le *Mariage de la Vierge* du musée de Caen, en 1899¹⁵. Ainsi encore de la «Correspondance d'Italie», à propos d'une exposition de maîtres anciens à Florence, qui paraît en juillet 1900, entre les deux numéros d'avril et août où figurent les 1^{er} et 2^e articles de Proust sur John Ruskin¹⁶. Ainsi toujours de l'importante contribution sur l'entourage de Botticelli, dont la deuxième partie est publiée dans le numéro de juillet 1899, alors que Proust emprunte à la livraison du 1^{er} août l'un

⁹ Voir MURAT 2005. Nous citons d'après cet article le rapport de police du commissaire Tanguy, conservé aux archives de la Préfecture de Police de Paris.

¹⁰ Voir les lettres de Berenson à Robert de Montesquiou du 5 septembre 1899 (Paris, BnF, Manuscrits, NaF 15123, f. 108-109), du 13 février 1901 (BnF, Manuscrits, NaF 15144, f. 39-40), du 2 novembre 1904 (Paris, BnF, Manuscrits, NaF 15050, f. 33-34); voir aussi BERTRAND 1996, I, p. 398, n. 50 – Antoine Bertrand signale l'envoi probable à Montesquiou, par Berenson, de *The Venetian Painters of the Renaissance* (3^e éd., 1901).

¹¹ En dehors du domaine particulier de l'histoire de l'art, on peut rappeler certains correspondants communs à Proust et Berenson – dans des périodes parfois décalées –, notamment Jean Cocteau, Abel Bonnard, René Gimpel, Élisabeth Greffulhe, Mary Nordlinger, l'abbé Mugnier, Jacques-Émile Blanche, Marthe Bibesco, Nathalie Barney. Sur Berenson et Jean Cocteau – que Proust connut vers la fin de 1910 –, voir, *infra*, C. PIZZORUSSO, *Jean Cocteau, un «ami fidèle» de Bernard Berenson*.

¹² ROTILY 1985, pp. 980-982.

¹³ Voir ici l'article d'Hervé Duchêne.

¹⁴ PICON 1999, pp. 80-87; *DICTIONNAIRE MARCEL PROUST* 2004, notice «Gazette des Beaux-Arts» (J. Picon), p. 415.

¹⁵ BERENSON 1896, pp. 195-214; BERENSON 1899a, pp. 273-290.

¹⁶ BERENSON 1900, pp. 79-83; PROUST 1900a, pp. 310-318 (PROUST/PICON 1999, pp. 105-115); PROUST 1900b, pp. 135-146 (PROUST/PICON 1999, pp. 116-130).

des plus convaincants modèles pour la future silhouette de Charles Swann, dans le détail d'une fresque donné par Pierre Gauthiez en complément de ses «Notes» sur Bernardino Luini¹⁷.

Il en va de même avec le «Burlington Magazine». En 1903, l'année où Berenson y fait paraître en deux parties son grand article sur Sassetta, le mensuel britannique procure à Proust des éléments importants pour une note sur «Dante Gabriel Rossetti et Elizabeth Siddal», sans toutefois qu'on puisse relever de sa part la moindre marque d'attention en faveur du peintre siennois, ou du héraut de celui-ci¹⁸. Proust, dans sa *Correspondance* comme dans la *Recherche* s'attache à la peinture et à l'architecture de Venise plus qu'à celles du reste de l'Italie ; en dehors de la «Gazette des Beaux-Arts», il fréquente de préférence le fonds d'images de la collection des «Villes d'art célèbres» de l'éditeur Laurens, ainsi que la «Library Edition» des œuvres de Ruskin¹⁹.

Cependant l'expresse apparition de Berenson coïncide, chez Proust, avec son propre retrait des travaux historiques, son passage à la littérature de plein régime: si bien que l'Américain cristallise aux yeux du Parisien tout à la fois une approche périmée de l'art, et l'amorce d'une figure de roman. Une première fois, c'est à propos de Lucien Henraux. Mieux encore que son frère Albert, futur conservateur du musée de Chantilly, Lucien Henraux, peintre et futur conservateur au musée du Louvre, constitue une sorte de pivot entre les deux hommes, qui non seulement l'apprécient tour à tour à la manière d'un reflet de l'autre, mais qui ont avec lui une expérience similaire²⁰. «Berensonniste»²¹ selon Proust, Lucien Henraux sera plus tard pour Berenson le «giovane parigino [...], compagno di scuola e amico intimo di Proust»²²: de la même manière qu'il participe au voyage en automobile de Proust, en avril 1903, à Provins, à Saint-Loup-de-Naud et Dammarie-les-Lys, Lucien Henraux conduit Berenson, des années plus tard, par les routes d'Italie – un épisode dont le souvenir explique peut-être la dédicace posthume des *Three Essays in method* en 1926, un an après la mort d'Henraux, et qui palpite toujours dans *Rumour and Reflection*²³.

1906, l'année de l'accès *berensonniste* de Henraux, marque d'ailleurs une étape pour l'un comme pour l'autre. Proust a 35 ans, Berenson 41. Quelques mois auparavant, tandis que Berenson achetait *I Tatti*, Proust perdait sa mère. Deux événements importants et qui se trouvent reliés lorsque Proust, décidant la fin de son deuil, cherche un logement pour y emménager avec les meubles hérités de ses parents. «Avez-vous une idée de la fortune (dans le sens le plus vulgaire du mot) de M. Berenson?»²⁴: la question posée à Georges de Lauris, l'un de ses dévoués enquêteurs auprès des concierges d'immeubles où se trouvent des appartements à louer, annonce indirectement la rupture avec le passé familial, mais aussi la renaissance que va représenter d'ici quelques semaines, aux derniers jours de l'année, l'installation au 102, boulevard Haussmann – où en effet l'écrivain abandonnera les études

¹⁷ BERENSON 1899b, pp. 21-36; GAUTHIEZ 1899 («Fragments des fresques de l'Église de Saronno») non pag., en correspondance de la p. 96; voir PROUST 1987-1989, I, p. 563; voir aussi PICON 1999, p. 85.

¹⁸ BERENSON 1903a (septembre-octobre 1903); BERENSON 1903b (novembre 1903); l'article auquel se réfère Proust dans *Dante Gabriel Rossetti et Elizabeth Siddal* («La Chronique des arts et de la curiosité», 7 et 14 novembre 1903) est *Dante Rossetti and Elizabeth Siddal: With facsimiles of five unpublished drawings by Dante Rossetti in the collection of Mr. Harold Hartley*, «Burlington Magazine», mai 1903.

¹⁹ PICON 1999, pp. 82, 85-87 («Villes d'art célèbres»); RUSKIN/COOK/WEDDERBURN 1903-1912.

²⁰ Albert Sancholle Henraux (1881-1953); Lucien Sancholle Henraux (1877-1926).

²¹ PROUST/KOLB 1970-1993, VI, p. 221; lettre à Georges de Lauris, [26 septembre 1906].

²² BERENSON 1992, p. 31.

²³ «Neither he [Carlo Placci] nor I owned a car for quite a while after motoring came in; but his French nephew, Lucien Henraux, did. For several years this sensitive, this quick and gifted youth – destined, alas ! to a premature end – came, spring and autumn, to take us to various parts of Italy, Piedmont, the Friuli, the Abruzzi, Calabria, Sicily» (BERENSON 1952, p. 22).

²⁴ PROUST/KOLB 1970-1993, VI, p. 247; lettre à Georges de Lauris, [peu après le 20 octobre 1906].

ruskiniennes, et composera l'essentiel de son œuvre romanesque. La copieuse correspondance avec Mme Catusse, amie de sa mère et dont il reste proche, nous apprend que la difficile élection d'un *chez-soi* s'accompagne pour l'orphelin d'une indépendance financière qui lui permet d'espérer «acheter un jour, si j'en découvrais un pour peu de choses, d'une part un primitif vénitien, d'autre part un primitif toscan, siennois ou romain». L'idée de «bibeloter», aussi longtemps surprenante que Proust «regrette de ne pouvoir sortir», cache en vérité un projet, non de collection, mais d'écriture, où la croissance attendue n'est pas celle des biens matériels. «Si j'étais riche je ne chercherais pas à acheter des chefs-d'œuvres que je laisserais aux musées mais de ces tableaux qui gardent l'odeur d'une ville où l'humidité d'une église et qui comme des bibelots contiennent autant de rêve par association d'idées qu'en eux-mêmes»²⁵.

L'allusion à Berenson, allusion péjorative, est d'autant plus plausible que, troisième occurrence en seulement quelques semaines, le dessein exposé par Proust à Mme Catusse respecte la ligne de partage tracée entre le dieu qu'il a adoré et qui désormais décline devant lui, Ruskin, et cet autre, l'historien à la *fortune* mystérieuse.

J'ai demandé à Ruskin (à son œuvre, non à son esprit seul, c'est une citation, ce n'est pas un pastiche) ce qu'il pensait de M. Berenson. Voici sa réponse (*Mornings in Florence* VI, 118) “[...] Il est une manière de s’y connaître en peinture qui est le fait des artistes, une autre qui est le fait des antiquaires et des marchands de tableaux. [...] Ils vous diront si une peinture peut être attribuée à un tel ou un tel mais sur ce que vaut la peinture elle-même ils n’ont aucune idée. [...]”²⁶.

Nul doute que Proust range Berenson du côté des antiquaires et des marchands. Nul doute non plus que, à la différence de Berenson, il n'achètera jamais aucun tableau primitif, ni même n'essaiera d'acheter de tableau, et pas plus toscan ou siennois que vénitien: car les achats d'objets destinés au *rêve par association d'idées* – objets à rêver en quelque sorte – sont aussi et d'abord des rêves d'achats.

Reste une part de fascination. Proust non seulement «aimerai[t] bien connaître Berenson»²⁷, mais il serait «bien content de savoir ce qui existe en français ou traduit en français de M. Berenson»²⁸ – une demande que fin 1906 et début 1907 il adresse une première fois à Lauris, grand ami des Henraux, puis à deux reprises à Auguste Marguillier, jusqu'à envisager d'emprunter les ouvrages disponibles «à la *Gazette*»²⁹. *La fortune*, le palais en Toscane? En 1908, comme déjà il se voit finir le grand livre de sa maturité – qui est en fait à peine commencé –, une silhouette apparaît. «Une fois mes travaux finis je crois que je partirai pour l'Italie [...], j'achèterai une petite maison au-dessus de Florence»³⁰. Et de cette petite maison, qui au gré des ans devient palais, on imagine aisément que la thébaïde de Berenson vient parfois donner le modèle, même si la référence absolue en ce domaine est la Villa alla Pietra,

²⁵ PROUST/KOLB 1970-1993, VI, p. 336, 337; lettre à Mme Anatole Catusse, [vers la mi-décembre 1906].

²⁶ PROUST/KOLB 1970-1993, VI, p. 241, 242; lettre à Georges de Lauris, [peu avant le 20 octobre 1906]. Sur la liberté de la traduction des *Mornings* ici proposée par Proust, voir *ibid.*, n. 5 p. 243.

On relève qu'ailleurs Proust ne s'interdit pas de reprocher à Ruskin ses erreurs d'attribution: «Pour varier de souffrances plus précises mon état habituel je viens d'être tout à fait malade et privé ainsi de vous remercier de votre carte charmante. Elle est bien ironique pour le pauvre Ruskin qui en effet n'a pas écrit sur Florence son chef-d'œuvre. Je crois qu'en ne se servant comme guide à Florence que de ses *Mornings* on ne verrait rien de ce qu'il y a à voir, et on s'exténuerait à arriver en haut d'une échelle à sept heures du matin pour distinguer un Giotto entièrement repeint qui n'en valait pas la peine. N'importe si je vais jamais à Florence ce sera pour “mettre mes pas dans ses pas”» (PROUST/KOLB 1970-1993, VI, p. 75; à Mme Catusse, [peu après le 6 mai 1906]).

²⁷ PROUST/KOLB 1970-1993, VI, p. 242; lettre à Georges de Lauris, [peu avant le 20 octobre 1906].

²⁸ PROUST/KOLB 1970-1993, VI, p. 247; lettre à Georges de Lauris, [peu après le 20 octobre 1906].

²⁹ PROUST/KOLB 1970-1993, VII, p. 26; lettre à Auguste Marguillier, [vers janvier 1907].

³⁰ PROUST/KOLB 1970-1993, VIII, p. 149; lettre à Louis d'Albuféra, [22 juin 1908].

propriété de la famille d'Horace Finaly, ancien condisciple de Proust au lycée Condorcet et son fidèle ami.

Le refus d'une histoire de l'art attributionniste personnifiée en Berenson tend ainsi à se confondre avec le renoncement à Florence, sanctuaire et ville-musée par excellence. De la métropole toscane, Proust apprécie la substance à travers le nom, détaché de la chose: le processus, également développé à propos de Balbec/Cabourg ou de Venise, trouve ici une expression d'autant plus pure que l'écrivain et le Héros de la *Recherche du temps perdu* vont ou finissent par aller, parfois même par retourner sur les plages de Normandie et sur la Lagune, tandis que jamais ils n'apercevront les collines de Fiesole ou de Settignano.

À l'automne 1899, comme il songe aux choses à «faire en Italie» et prépare le voyage qui, dans quelques mois, le conduira à Venise et à Padoue, Marcel indique à sa mère qu'il n'est pas «en ce moment en “désir de Florence”»³¹. L'expression, au surplus close à l'intérieur de guillemets, situe la ville hors de portée. Florence est trop loin, hors de *ce moment* et du temps présent. Elle est aussi trop près, et comme en avance sur l'hypothétique visite, car il s'agit moins d'un lieu que d'un sentiment: le *désir de Florence* est un état personnel et intérieur. L'année de la révélation de l'Italie, 1900, c'est à Venise que Proust effectue deux voyages, et c'est aux frontières de la Vénétie que, selon toute vraisemblance, il limite ses allées et venues, une fois sur place. La proposition faite en mai à son ami Léon Yeatman, lors du premier voyage, comporte dès l'énoncé une réticence:

On me dit – je sais si peu ma géographie et fais de temps en temps des découvertes de ce genre – que Venise n'est pas plus loin de Florence que Florence ne l'est de Milan. Je vous fais la proposition suivante. Venez donc passer un jour ou deux à Venise [...]. De mon côté, si je suis entraîné et bien portant, je vous suivrai peut-être à Florence (incertain), peut-être pas³².

Lors du second voyage, à l'automne, les circonstances climatiques sont invoquées, pour arriver au même résultat. Vers le 10 octobre, la veille de partir, Marcel prévoit d'«aller passer huit jours à Florence et Venise»³³. Puis, très vite, «Mille hasards ont retardé mon voyage et mille autres hasards le remettent comme on dit “sur l'eau”. Vu l'avance de la saison ce ne serait plus que Venise, Vérone et Padoue»³⁴.

Le même traitement à part de Florence s'observe lorsqu'il est question de la «cité des Lys» dans le *Cahier 2* et les brouillons du *Contre Sainte-Beuve* entre fin 1908 et début 1909³⁵, plus tard et de nombreuses fois dans le *Cahier 20*, où se constitue une séquence de ce qui va devenir *Du côté de chez Swann*³⁶. La périphrase, reliée à une étymologie sommaire et figée dans l'expression poétique, est ancienne et constante: «Florence», la pourvoyeuse des «lys béats» et [...] des iris [...] pâles et sans doute greffés “sur une rose”³⁷ pour le tout jeune admirateur de

³¹ PROUST/KOLB 1970-1993, II, p. 357; lettre à Mme Adrien Proust, [2 octobre 1899]. La notion de *désir de Florence* revient en tête d'un des *Carnets* dont se sert Proust au début de 1908, considérés comme les premiers supports d'esquisses en vue du *Contre Sainte-Beuve* puis de la *Recherche* – «Profiter pour voir en quoi consistait le désir de mascaret, des tempêtes bretonnes, de Caen Bayeux, de Florence, de Venise» (PROUST/CALLU/COMPAGNON 2002, p. 147 (2, fol.2r).

³² PROUST/KOLB 1970-1993, II, p. 396, 397; lettre à Léon Yeatman, [peu avant le 3 mai 1900].

Sur l'articulation Venise/Florence et sur le peu de précisions dont on dispose concernant les voyages de Proust en 1900, je me permets de renvoyer au chapitre 3 de mon livre *Proust, Le corps neutre* (PICON 2016) : «Une Andromède masculine».

³³ PROUST/KOLB 1970-1993, II, p. 412; lettre à Douglas Ainslie, [entre le 7 et le 11 (?) octobre 1900].

³⁴ PROUST/KOLB 1970-1993, XII, p. 398; lettre à Douglas Ainslie, [vers mi-octobre 1900].

³⁵ Marcel Proust, *Cahier 2*; BnF NaF 16642 fol. 11r.

³⁶ Marcel Proust, *Cahier 20*; BnF NaF 16660 fol. 14r, 16r, 3v, 4r, 4v, 7r, 9r.

³⁷ PROUST/KOLB 1970-1993, I, p. 206; lettre à Robert de Montesquiou, [avril (?) 1893].

Montesquiou, la cité aux «Champs parfumés des lys aux souffles du printemps»³⁸ pour le trentenaire, prodigue l'un de ces «jours inouïs» où aime encore se plonger le lecteur de Mme de Noailles – «celui des roses écloses (Florence) où la terre est comme un navire»³⁹. Elle renvoie d'ailleurs aux années du tournant du siècle, lorsque Proust donnait à la «Gazette des Beaux-Arts» ses grandes pages critiques: Florence, la *Fiorenza* de Dante, cité des fleurs où respandit la cathédrale Santa Maria dei Fiori, Sainte-Marie des Fleurs, est de matrice ruskinienne, comme l'est aussi la double association que développera le romancier, avec un tableau toscan des XIV^e-XV^e siècles et avec les premières heures de la journée – l'écrivain et philosophe britannique ayant avant lui proposé de rapprocher le nom de la ville et la peinture de Giotto, au début des *Mornings in Florence*⁴⁰.

Dans le roman, la ville emprunte une harmonique particulière au séjour que le père du Héros promet à celui-ci, pour le Carême, et qui fait que «La semaine de Pâques me semblait avoir quelque chose de toscan, Florence de Pascal»⁴¹. C'est auprès d'Albert Henraux que l'écrivain se renseigne, de façon à ajuster son motif au profil du Combray de la *Recherche*, et savoir «quelles fleurs il y a au début du printemps autour de Florence, si les marchands en vendent en plein vent sur le Ponte Vecchio, en quoi elles diffèrent de celles de Paris et de la province française (Beauce) et s'il y a des fresques à Sainte-Marie des Fleurs»⁴². Comme un pilier du livre, le passage consacré aux «Vacances de Pâques» est l'un des quatre choisis par Proust pour une prépublication de *Du côté de chez Swann*, le 25 mars 1913, dans *Le Figaro*.

Les rêves que nous mettons dans les noms restent hermétiquement clos, tant que nous ne voyageons pas; mais, dès que nous les entr'ouvrons, si peu que ce soit, dès que nous arrivons dans la ville, en eux le premier tramway se précipite, et son souvenir demeure inséparable à jamais de la façade de Santa Maria Novella.

Florence, et plus exactement «mon image de Florence», s'anime

en deux compartiments, comme ces tableaux de Ghirlandajo qui représentent le même personnage à deux moments de l'action; dans l'un, sous un dais architectural, je regardais à travers un rideau de soleil oblique, progressif et superposé, les peintures de Sainte-Marie des Fleurs; dans l'autre je traversais, pour rentrer déjeuner, le Ponte-Vecchio encombré de jonquilles, de narcisses et d'anémones⁴³.

Que Florence, ainsi composée, échappe à l'épreuve de la connaissance concrète, c'est une nécessité. Un «gros mal de gorge» et une fièvre «tenace» compromettent le voyage pascal du Héros⁴⁴, si bien que se justifie *a posteriori* le «désir de Florence» de 1899, et plus exactement l'éternel désir, c'est-à-dire le non-désir, récurrent depuis 1912-1913 dans les *Cahiers 34* et *35*,

³⁸ PROUST/KOLB 1970-1993, III, p. 460; lettre à Georges Goyau, [décembre 1903].

³⁹ PROUST/KOLB 1970-1993, V, p. 202; lettre à Mme de Noailles, [4 ou 5 juin 1905]. Proust fait référence à *La Domination*, roman de la destinataire (Paris, Calmann-Lévy, 1905).

⁴⁰ Voir *DICTIONNAIRE MARCEL PROUST* 2004, notice «Florence» (A. Beretta Anguissola), p. 388. En ce qui concerne le texte des *Mornings in Florence* (1875-1877), voir RUSKIN/COOK/WEDDERBURN 1903-1912, XXIII.

⁴¹ Marcel Proust, *Cahier 35*, BnF NaF 16675, f. 53r. Voir aussi PROUST 1987-1989, II, *Le Côté de Guermantes I*, p. 441.

⁴² PROUST/KOLB 1970-1993, XI, p. 21; lettre à Albert Henraux [premiers jours de janvier 1912].

⁴³ Marcel Proust, «Vacances de Pâques», *Le Figaro*, 25 mars 1913, ici repris dans PROUST 1927, p. 112, 108. Le texte a été composé à partir d'éléments que l'on trouve principalement dans la troisième partie de *Du côté de chez Swann*, «Noms de pays: le nom» – voir PROUST 1987-1989, I, pp. 379-385. Nb: Proust abandonne la référence à Ghirlandajo et revient à Giotto dans la version définitive de ce passage, le «soleil oblique, progressif et superposé» se transformant quant à lui en «soleil matinal, poudreux, oblique et progressif» (je souligne) (PROUST 1987-1989, I, *Du côté de chez Swann*, p. 382, 383).

⁴⁴ PROUST 1987-1989, I, *Du côté de chez Swann*, p. 386.

fixé dans le lointain et la routine sous la forme du «souvenir du désir de Florence»⁴⁵ et lorsque «renaquit en moi le désir de Florence»⁴⁶. L'exaltation parallèle de la Semaine sainte et du décor qui lui est affecté, celui de la ville aux tableaux et aux fleurs, permet au Héros de reconnaître son «double désir», ses craintes «d'être le jeu d'une double illusion»⁴⁷. Mais le transfert de substance ramène de manière imprévue à l'auteur, bientôt à l'histoire de l'art. L'année 1913, capitale pour l'œuvre puisque paraît mi-novembre, chez Grasset, *Du côté de chez Swann*, voit aussi un bouleversement dans la vie de l'écrivain. À une date inconnue entre janvier et juin, qu'on a pu situer vers fin mars, Proust accueille chez lui le jeune Alfred Agostinelli, qu'il avait employé comme mécanicien six ans plus tôt, et dont il tombe amoureux⁴⁸. Le «désir irrésistible de voir Florence» brûle à nouveau, dont Proust saisit tour à tour Mme de Noailles et René Blum⁴⁹, enfin Mme Straus à qui le même jour il confie «des peines que j'ai», qui «seraient peut-être un peu moins cruelles si je vous les racontais»⁵⁰. Un voyage écourté à Cabourg, de vives tensions boulevard Haussmann jalonnent les mois suivants: autant d'événements dont la proximité avec l'apparition du personnage d'Albertine, capital dans le redéploiement de la *Recherche* à partir de 1913, a été maintes fois soulignée, et qui appellent une interprétation dans les deux sens, de la vie vécue vers le roman, et retour⁵¹.

C'est durant la seconde quinzaine de novembre, entre la sortie de *Swann* en librairie et le départ précipité, la fuite d'Agostinelli – vraisemblablement le 1^{er} décembre⁵² – que renaît le principe du voyage, de la «maison tranquille, isolée, en Italie, n'importe où»⁵³, l'un et l'autre donnés comme répliques à la crise sentimentale. Dans une longue lettre à Mme Hugo Finaly, Proust envisage la silhouette de la villa *alla Pietra*, tâche de recomposer sa vie autour de l'essentiel, de la santé, de l'amour, de l'art:

J'ai failli être votre voisin, car je ne sais si vous avez su que mon état s'est beaucoup aggravé cette année j'ai énormément maigri, de plus j'ai eu et j'ai toujours de grands ennuis et tristesses et j'avais voulu louer une maison près [de] Florence et m'y installer tout à fait de façon à voir sans trop de fatigue toutes ces belles choses, mais j'y ai renoncé, provisoirement du moins⁵⁴.

Des exigences sans nombre, impossibles à satisfaire, le «besoin de louer une maison très grande où mon personnel puisse faire du bruit sans me réveiller, très sèche, et située de préférence sur un plateau un peu élevé, pas brumeux, pas dans un bas-fond»⁵⁵, montrent ce que le projet doit au pur fantasme, pour d'ailleurs se résoudre en janvier avec l'envoi d'un

⁴⁵ Marcel Proust, *Cahier 35*, BnF NaF 16675, fol. 51v.

⁴⁶ Marcel Proust, *Cahier 35*, BnF NaF 16675, fol. 52r.

⁴⁷ Marcel Proust, *Cahier 35*, BnF NaF 16675, fol. 53r.

⁴⁸ Voir là-dessus les travaux de Jean-Marc Quaranta et notamment sa contribution au colloque *Proust et ses amis*, Fondation Singer-Polignac, Paris, 12 mars 2011.

⁴⁹ PROUST/KOLB 1970-1993, XII, p. 107; lettre à René Blum, [14 mars 1913]. Voir aussi «J'aimerais infiniment que vous alliez à Florence où j'ai extrêmement envie d'aller» (PROUST/KOLB 1970-1993, XII, p. 74; lettre à Mme de Noailles, [après le 16 février 1913]).

⁵⁰ PROUST/KOLB 1970-1993, XII, p. 109; lettre à Mme Straus, [vers la mi-mars 1913]. Voir aussi PAINTER 2008, p. 644.

⁵¹ Je renvoie à la référence bibliographique essentielle sur la question de la datation du f. 28r du *Cahier 13* (BnF NaF 16653) où apparaît le nom d'Albertine: printemps-été 1913 (YOSHIKAWA 1976; YOSHIKAWA 1978). Les différents éditeurs de la *Recherche* en «Pléiade» divergent (printemps-été 1913 ou 1913-1914 pour Antoine Compagnon (PROUST 1987-1989, III, p. 1236-1241); premiers mois de 1914 pour Paul-Edmond Robert (PROUST 1987-1989, III, p. 1630-1657); entre mars et été 1913 pour Pierre-Louis Rey (PROUST 1987-1989, II, p. 1328-1329). Pour une transcription complète de la page-sommaire du *Cahier 13*, voir l'*Esquisse XLIV*, «Deuxième année à Balbec», PROUST 1987-1989, II, p. 926.

⁵² TADIE 1996, p. 709.

⁵³ PROUST/KOLB 1970-1993, XII, p. 314; lettre à Jean-Louis Vaudoyer, [vers le 14 novembre 1913].

⁵⁴ PROUST/KOLB 1970-1993, XII, p. 340; lettre à Mme Hugo Finaly, [vers le 24 novembre 1913].

⁵⁵ *Ibid.*, p. 341.

exemplaire de *Swann* à une parente de Mme Finaly, Mme de Barbarin, qu'il attendra en «pensée» à la *Pietra*⁵⁶. Mais c'est dans les brouillons de la suite du roman, comme s'affirment Albertine et la passion jalouse du Héros, que le motif de la fuite de l'être aimé vient dire le prix de cet ailleurs inaccessible – et italien:

La séparation avait eu pour brusque effet de me mettre dans un état que je savais un état amoureux, le regret, et, de la même façon quoique inversement /puisque j'avais déjà connu Albertine/ /mais dans l'ordre du sentiment/ que les rêves de voyage quand je ne connaissais pas encore Balbec ou ~~Paris~~ Florence, de faire subitement d'Albertine ~~quelque chose~~ une personne qui n'existait pas, que mon imagination pouvait former à son gré⁵⁷.

Devant un tel étalonnage où se mesurent le désir de Florence et le désir de la jeune fille, une erreur semble se répéter: celle de Charles Swann qui, amoureux d'Odette, mettait à décrypter le sourire de la jeune femme et le sens de ses regards «plus de passion que l'esthéticien qui interroge les documents subsistants de la Florence du XV^e siècle pour tâcher d'entrer plus avant dans l'âme de la Primavera, de la belle Vanna, ou de la Vénus, de Botticelli»⁵⁸. De fait, s'il fallait rapprocher de Berenson un personnage de la *Recherche*, le seul qui vaguement conviendrait, parce qu'il est un peu historien de l'art, serait Charles Swann. Un historien de l'art qui d'ailleurs travaille davantage sur Vermeer de Delft que sur les Italiens et qui, lorsqu'il trouve dans la peinture de Botticelli – maître florentin et sujet d'étude de Berenson – un équivalent pictural de la femme dont il est amoureux, fait sa découverte plutôt hors de Toscane: il y a la *Vénus* et la figure centrale du *Printemps* du musée des Offices, certes, mais «la belle Vanna» aussi, figure de la fresque *Tornabuoni* déposée au Louvre, et surtout Zéphora, l'une des filles de *Jethro* à la chapelle Sixtine, et dont Proust connaît la grande copie exécutée par Ruskin en 1874, l'une des rares illustrations à figurer en couleurs dans la «Library Edition»⁵⁹. Un historien de l'art qui, enfin, alors qu'on lui propose un nouveau voyage en Italie, annonce qu'il ne lui reste «pas [...] plus de trois ou quatre mois à vivre»⁶⁰ – et s'apprête en effet à mourir.

Ainsi Florence est au seuil de la *Recherche*, identifiée aux erreurs de Swann et à l'échec de sa vocation. Dans le *Cahier 57* où prolifèrent, jusqu'en 1915, des éléments destinés au dernier volume, Proust note encore:

Important. Quand j'ai envie de partir pour Florence, dans cette matinée chez la princesse, je dirai ceci: Je me disais en hésitant il serait bon d'aller à Florence tout d'un coup je vis – ou plutôt cette vue me fut comme un hameçon – le Giotto de Santa Croce éclairé par le soleil tandis que le Ponte Vecchio était couvert de fleurs et aussitôt je me dis: mais non, il ne faut pas hésiter, il faut partir, je m'en souviens de ce Paradis à côté duquel j'ai vécu par deux fois des heures d'extase; et je suis resté à son seuil. Ses images comme des bandelettes divines ont pendant des semaines fermé mes yeux sur les réalités qui m'avoisinaient mais ce Paradis, ce monde extrêmement différent de tout ce que je connais, qui m'a donné le seul grand désir qui ait pu faire de ma vie pendant quelques jours une ivresse, je n'y pénétrerais pas, je ne l'aurais pas

⁵⁶ «Je ne sais pas si vous avez quitté Antibes. À tout hasard je vous envoie mon livre à Florence. Il vous y attendra et vous dira ma pensée constamment amie» (PROUST/KOLB 1970-1993, XIII, p. 65; lettre à Mme de Barbarin, [janvier 1914]). Mary Finaly, Mme Roger de Barbarin (1873-1918).

⁵⁷ Marcel Proust, *Cahier 71*; BnF NaF 18321, fol. 100v.

⁵⁸ PROUST 1987-1989, I, *Du côté de chez Swann*, p. 308.

⁵⁹ Sur la «belle Vanna» (*Giovanna Tornabuoni et les Trois Grâces*), voir EPHRUSSI 1882; voir aussi PROUST 1987-1989, I, p. 308. Sur Zéphora (*Les épreuves de Moïse*), voir RUSKIN/COOK/WEDDERBURN 1903-1912, XXIII (frontispice); voir aussi MARCEL PROUST ET LES ARTS 1999, p. 177, et PROUST 1987-1989, I, p. 221.

⁶⁰ PROUST 1987-1989, II, *Le Côté de Guermantes II*, p. 882.

connu, je mourrais sans avoir connu le Paradis, ce Paradis qui ne peut exister que pendant la vie.
Partons!⁶¹

L'évidente stérilité de cette ultime projection, pourtant, éclatera: le Héros, se confondant finalement avec le Narrateur, ne sera pas voyageur, ni historien de l'art, mais écrivain – et le fragment ici reproduit ne sera pas inclus dans le livre.

Au mois de mars 1918, quelques semaines après la soirée chez Walter Berry, Proust avait éprouvé l'un de ces revirements passagers, et l'avait dominé. «Il faut me résigner, je ne connaîtrai jamais Florence»⁶². Peut-être reverrait-il Berenson, au mois de mai de l'année suivante; en tout état de cause ce serait la dernière fois⁶³. Plus tard, Berenson affirmerait que tout au long de sa longue fréquentation de Robert de Montesquiou, il ne l'avait jamais vu «du côté qui a rendu Charlus célèbre, Sodome»⁶⁴. Si Proust, après cela, restait à ses yeux du côté du Comte, à cause de la voix et des manières, ou plutôt s'apparentait à Charlus, héraut privilégié de l'uranisme dans la *Recherche*, l'historien ne le dit pas. Après la mort de Proust à l'âge de cinquante-et-un ans, à la fin de 1922, Berenson exprima le regret que son cadet n'eût pas vécu assez pour «ressentir, analyser et consigner l'épreuve du grand âge»⁶⁵ – une observation qui ne résiste pas complètement à la lecture du *Temps retrouvé*, publié posthume en 1927. Le dernier mot de la difficile rencontre devait revenir à l'écrivain, lorsque Philip Kolb éditerait ses *Lettres*. L'impossibilité de Florence, pour un Proust allergique aux pollens, était l'ultime leçon contenue dans le nom. «J'espère toujours avoir la santé nécessaire pour aller une fois à Florence, d'où il me semble qu'une automobile me conduirait aisément vous faire des visites à La Pietra. Mais vous n'y allez que quand tout est *fleuri* et à cette époque je n'oserais aborder l'Italie»⁶⁶.

⁶¹ Marcel Proust, *Cahier 57*; BnF NaF 16697 f. 27v. Pour une transcription de cette page, voir aussi PROUST 1987-1989, IV, p. 869, «esquisse XL, [Ébauches abandonnées sur le souvenir]» (variantes).

⁶² PROUST/KOLB 1970-1993, XVII, p. 144; lettre à Walter Berry, [16 ou 17 mars 1918].

⁶³ Philip Kolb signale une lettre de Berenson notant la présence de Proust chez Mme Hennessy le 16 mai 1919, dont toutefois Mme Ilaria della Monica ne trouve pas trace dans les archives de *I Tatti* (PROUST/KOLB 1970-1993, XVIII, p. 21).

⁶⁴ SAMUELS 1979, p. 63.

⁶⁵ SAMUELS 1987, p. 305.

⁶⁶ PROUST/KOLB 1970-1993, XI, p. 196; lettre à Mme Hugo Finaly, [peu après le 20 août 1912] (je souligne).

P. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

else. Maistre was so interesting
 (he said much more) that I
 long to write all he said
 but I really can't.
 De la Guérille after dinner
 had a most charming
 pastiche he composed
 in intervals of replying
 one of the principal
 poets at Verdun, of a
 Chinese poet, & in Italian
 & Jewish commentaries.
 It was perfectly charm-
 ing for one like me who
 knew enough of the
 thing it was a com-
 ment upon. But Edith
 & the Abbé were bored.
 They rather chafed

Jan. 22, 1918
 40, AV. DU TROCADERO
 PARIS 16^e

Dear Mary I was sorry
 not to find a real mo-
 ment before part time
 to write to you - to a matter
 of fact there was not
 so very much to tell,
 except that a dinner
 at Halton's was a great
 success. There were the
 Agnes Khan musical & 3 of
 the little brides, a Cleopatra
 with Mme. de Tancourt, & her
 sister a Mme. de C. - de Vera,
 both Agnes's in origin,
 & very amusing & distinct-
 ly clever. The first act
 follows Wood's course

Fig. 1: Lettre adressée par Bernard Berenson à sa femme Mary, datée « Jan.22.1918 » (recto). *Bernard and Mary Berenson Papers. Correspondance*. Biblioteca Berenson, Villa I Tatti. Harvard University Center for Italian Renaissance Studies

the fortune. At 11 (at the)
 a dark rather long hair
 man obviously of latter &
 was introduced a Marcel
 Proust. La voix & dis-
 tinguished like Mont-
 quion. He exchanged com-
 pliments & he assured
 me that my book had
 been read & read to him.
 He is a much younger man
 & I confess I of the
 wonder while reading
 "Je t'ai lu chez Swann" that
 my book had not influenced
 him - Yesterday I lunch-
 ed with Suzanne & went
 Mme. de La Rochefou-

could & Mme. de Poigny. She
 he was there too. & it
 was pleasant, & she & I
 was not hospitable-minded
 & cultivated enough
 to really care for Jane
 Austen. Then with the
 de Muhlwald, & good talk.
 Dined at G's. Edith
 Medal. de Byzas, Abbé M.
 St. Audis, Malagacis, & a
 back to Engl. & two new
 men in civil life officials
 in Indo-China, one
 named Maistre & the other
 de la Guérille. Malagacis
 poet that at Athenaeum
 club there was no
 Supton or Marguerite,
 & not much of any thing

Fig. 2: Lettre adressée par Bernard Berenson à sa femme Mary, datée « Jan.22.1918 » (verso). *Bernard and Mary Berenson Papers. Correspondance*. Biblioteca Berenson, Villa I Tatti. Harvard University Center for Italian Renaissance Studies

BIBLIOGRAPHIE

BERENSON 1896

B. BERENSON, *Peintures italiennes de New York et de Boston*, «Gazette des Beaux-Arts», 1^{er} mars 1896, pp. 195-214.

BERENSON 1899a

B. BERENSON, *Le “Sposalizio” du Musée de Caen*, «Gazette des Beaux-Arts», 1^{er} avril 1899, pp. 273-290.

BERENSON 1899b

B. BERENSON, *Amico di Sandro (2^e et dernier article)*, «Gazette des Beaux-Arts», 1^{er} juillet 1899, pp. 21-36.

BERENSON 1900

B. BERENSON, *Correspondance d'Italie. Une exposition de maîtres anciens à Florence*, «Gazette des Beaux-Arts», juillet 1900, pp. 79-83.

BERENSON 1903a

B. BERENSON, *A sienese Painter of the Franciscan legend*, «The Burlington Magazine», septembre-octobre 1903, pp. 3-35.

BERENSON 1903b

B. BERENSON, *A sienese Painter of the Franciscan legend*, «The Burlington Magazine», novembre 1903, pp. 171-184.

BERENSON 1952

B. BERENSON, *Rumour and Reflection 1941-1944*, London-New York 1952.

BERENSON 1953

B. BERENSON, *Esthétique et Histoire des arts visuels*, traduction de J. Alazard, Paris, 1953

BERENSON 1992

B. BERENSON, *In Sicilia*, Milano 1992 (first edition Roma 1955).

BERTRAND 1996

A. BERTRAND, *Les Curiosités esthétiques de Robert de Montesquieu*, I-II, Genève 1996.

DICIONNAIRE MARCEL PROUST 2004

Dictionnaire Marcel Proust, collectif, sous la direction de A. BOUILLAGUET et B.G. ROGERS, Paris 2004.

EPHRUSSI 1882

C. EPHRUSSI, *Les deux fresques du musée du Louvre attribuées à Sandro Botticelli*, «Gazette des Beaux-Arts», mai 1882, pp. 475-483.

GAUTHIEZ 1899

P. GAUTHIEZ, *Notes sur Bernardino Luini (1^{er} article)*, «Gazette des Beaux-Arts», 1^{er} août 1899, pp. 89-107.

MURAT 2005

L. MURAT, *Proust, Marcel, 46 ans, rentier*, «La Revue littéraire», n. 14, 2005

PAINTER 2008

G.D. PAINTER, *Marcel Proust (1871-1922)*, «Texto», Paris 2008 (London 1959; Paris 1965).

PICON 1999

J. PICON, *Un degré d'art de plus*, in *MARCEL PROUST ET LES ARTS* 1999, pp. 80-87.

PICON 2016

J. PICON, *Proust, Le corps neutre*, Paris, 2016.

PROUST 1900a

M. PROUST, *John Ruskin (1^{er} article)*, «Gazette des Beaux-Arts», avril 1900, pp. 310-318.

PROUST 1900b

M. PROUST, *John Ruskin (deuxième et dernier article)*, «Gazette des Beaux-Arts», août 1900, pp. 135-146.

PROUST 1927

M. PROUST, *Chroniques*, Paris 1927.

PROUST 1987-1989

M. PROUST, *À la recherche du temps perdu*, I-IV, Paris 1987-1989.

PROUST/CALLU/COMPAGNON 2002

M. PROUST, *Carnets*, édition par F. CALLU et A. COMPAGNON, 1-5, Paris 2002.

MARCEL PROUST ET LES ARTS 1999

Marcel Proust et les arts, collectif, sous la direction de J.-Y. Tadié, exposition à Paris, Bibliothèque nationale de France, 1999-2000, Paris 1999.

PROUST/KOLB 1970-1993

M. PROUST, *Correspondance de Marcel Proust*, édition de P. KOLB, I-XXI, Paris 1970-1993.

PROUST/PICON 1999

M. PROUST, *Écrits sur l'art*, édition par J. PICON, Paris 1999.

PROUST/PICON 2007

M. PROUST, *Correspondance*, édition par J. PICON, Paris 2007.

ROTILY 1985

J. ROTILY, *Bernard Berenson et les historiens d'art français des années 1920-1940*, in «Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Âge, Temps modernes», 97, 2, 1985.

ROTILY 1990

J. ROTILY, *Bernard Berenson et Marcel Proust*, «Gazette des Beaux-Arts», 132^e année, 1452^e livraison, Paris 1990.

RUSKIN/COOK/WEDDERBURN 1903-1912

J. RUSKIN, *The Works of John Ruskin*, edited by E.T. COOK and A. WEDDERBURN, I-XXXIX, London 1903-1912.

SAMUELS 1979

E. SAMUELS, *Bernard Berenson: The Making of a Connoisseur*, Cambridge (MA)-London 1979.

SAMUELS 1987

E. SAMUELS, *Bernard Berenson: The Making of a Legend*, Cambridge (MA)-London 1987.

TADIE 1996

J.-Y. TADIE, *Marcel Proust*, Paris 1996.

YOSHIKAWA 1976

K. YOSHIKAWA, *Étude sur la genèse de La Prisonnière d'après des brouillons inédits*, Thèse de doctorat, Université de Paris IV, 1976.

YOSHIKAWA 1978

K. YOSHIKAWA, *Remarques sur les transformations subies par la Recherche autour des années 1913-1914 d'après des cahiers inédits*, «Bulletin d'Informations proustiennes», 7, 1978.

ABSTRACT

Marcel Proust s'intéresse à Bernard Berenson et à son œuvre en 1906, alors que se dessine pour l'un et l'autre une période nouvelle: l'écrivain vient de perdre sa mère, l'historien conforte son installation dans la villa *I Tatti*. Outre quelques relations communes (Montesquiou, Lucien Henraux), les deux hommes ont fréquenté le même milieu de la presse savante («Gazette des Beaux-Arts»). Mais le Parisien voit en l'Américain, florentin d'adoption, un expert occupé à attribuer des tableaux, plus enclin au commerce qu'à l'amour de l'art.

Le goût de la collection et la passion de Florence sont l'objet d'un double renoncement de la part de Proust, qui alimente la doctrine développée dans la *Recherche du temps perdu*. D'une part l'écrivain ne saurait chercher à posséder des œuvres d'art. D'autre part, comme le confirment la *Correspondance* et de nombreux passages des brouillons du roman, la découverte de Florence ne peut être qu'éternellement différée.

La rencontre effective des deux hommes est tardive (1918) et peu éclairante. Tandis que Proust a figé dans son roman un personnage d'amateur d'art dans l'impasse (Charles Swann) et une Italie renaissante réduite à l'état de rêve (le «hameçon» florentin), Berenson pense découvrir dans *Swann* une clef de sa propre sensibilité.

Marcel Proust begun to be interested in Bernard Berenson's works in 1906, at a time when a new period was opening for both of them: Proust's mother had recently died and Berenson was electing Villa I Tatti as his residence. Besides having some common friends (Montesquiou, Lucien Henraux), they had frequented the same circles of the «presse savant» («Gazette des Beaux-Arts»). However, Proust considered the American Berenson, Florentine by adoption, as a mere expert only interested in attributing paintings and much more prone to the art trade than to the love of art.

For Proust, taste for collecting and love of Florence are the object of a twofold renounce which feeds the theory he developed in the *Recherche du temps perdu*. On the one part, the writer is not expected to collect works of art, on the other the discovery of Florence cannot but be ever deferred, as confirmed both in his correspondence and in several passages of the rough draught of his novel.

The actual meeting of the two men took place in late years (1918) and was disappointing. While Proust set in his novel the character of an amateur d'art at a dead end (Charles Swann) and limited the image of the re-emergent Italy to a daydream (the Florentine «hameçon»), Berenson thought to have discovered in Swann a key aspect of his own sensitivity.